

## BOCCACE ET LES MÉDECINS DU *DÉCAMÉRON*

Dans le *Décameron* apparaissent çà et là quelques médecins : un parvenu fortuné et sot (VIII, 9), un grand professeur de l'université de Bologne (I, 10), un chirurgien salernitain mal marié (IV, 10), des médecins requis par la justice pour éclaircir les raisons de la mort de certains personnages (IV, 6, § 33 ; IV, 8, § 29), etc. Ils témoignent du développement de cette profession avec la multiplication des universités de médecine : en Italie, après la très ancienne école de Salerne, le *studium* de Bologne, puis ceux de Padoue, Sienne et Pérouse... Mais si la profession se développe particulièrement au XIV<sup>e</sup> siècle, elle existe de tout temps et avec elle la satire contre le médecin. Sans remonter jusqu'à l'Antiquité, on se limitera à citer Dante qui reproche aux médecins l'utilisation intéressée qu'ils font de leur science (*Convivio*, III, XI, 10), et le contemporain de Boccace, Pétrarque, célèbre pour ses *Invectives contre un médecin* et ses critiques fréquentes dans ses lettres<sup>1</sup>. Et l'auteur du *Décameron* ? Comment représente-t-il ceux qu'à son époque on appelle physiciens ? De manière critique ? On tentera de répondre à ces questions en étudiant tour à tour les principales nouvelles mettant en scène des médecins.

\*\*\*

Qui a lu le *Décameron* ou connaît ses nouvelles les plus célèbres se souvient de la sottise et de la vanité du médecin maître Simon, et n'oublie pas la scène finale du tour que lui jouent Bruno et Buffalmacco : un

---

<sup>1</sup> Pour le point de vue de Pétrarque sur les médecins cf. *Petrarca e la medicina, Atti del convegno di Capo d'Orlando 27-28 giugno 2003*, a cura di Monica Berté, Vincenzo Fera e Tiziana Pesenti, Messina, Università degli studi, 2006.

médecin reconnaissable à sa robe d'écarlate et à son capuchon qui, tout maculé et puant, s'efforce péniblement de sortir des fosses de vidange où les deux peintres florentins l'ont jeté (VIII, 9). Ces morceaux d'anthologie peuvent inciter à ranger Boccace du côté de ceux qui, comme Pétrarque, critiquent les médecins et leur sont hostiles<sup>2</sup>. Mais si maître Simon a effectivement certains défauts que le Moyen Âge reproche traditionnellement aux médecins, et à ceux déjà cités on ajoutera l'avidité moteur de l'aventure dans VIII,9 (incapable de croire que de pauvres peintres puissent vivre heureux, et persuadé que Bruno et Buffalmacco tirent donc de gros profits d'une source secrète, le médecin entreprend de se lier avec eux pour tenter de connaître l'origine de cette richesse et d'en jouir à son tour § 8-9), on remarquera que ces défauts ne sont pas liés pour l'essentiel à sa profession<sup>3</sup>.

En premier lieu maître Simon aurait très bien pu ne pas être médecin, mais juge ou notaire, la nouvelle visant d'abord les Florentins allant étudier le droit ou la médecine à l'université la plus prestigieuse d'Italie aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, celle de Bologne, et qui en reviennent avec un titre et des attributs dont ils ne sont pas dignes, ensuite Bologne dont les Florentins jalourent l'université dont eux-mêmes sont dépourvus à l'époque<sup>4</sup>. La victime de Bruno et Buffalmacco n'est donc qu'un exemple parmi d'autres qui se définit bien moins par son métier que par sa sottise. C'est le trait que

---

<sup>2</sup> Dans un passage où Piero Morpurgo veut montrer qu'un certain nombre d'auteurs de la littérature médiévale italienne tournent en dérision la médecine et les autorités médicales, il évoque, sans citer la nouvelle VIII,9, mais en s'y référant à coup sûr, le « scherno di Boccaccio ». Il ajoute plus loin « Ancora Boccaccio nelle *Rime* è insofferente verso questo mondo » en s'appuyant sur le sonnet I, 86 qui commence ainsi « Ippocrate, Avicenna o Galieno ». Outre que Boccace cite ici un vers de Dante (*Enfer* IV, 143) qui place ces médecins parmi les « spiriti magni » à côté d'Aristote et de Platon, l'auteur du *Décameron* les évoque, à côté de « diamant, saphir, perle ou rubis... », pour déplorer qu'ils disparaissent, au contraire du « rabbioso spirito d'amore » dont rien ne parvient à le délivrer. Cf. *La tradizione salernitana in enciclopedisti, poeti ed artisti*, in *La scuola medica salernitana. Gli autori e i testi*, a cura di Danielle Jacquart e Agostino Paravicini Bagliani, Firenze, Il Galluzzo, 2007, p. 360-361.

<sup>3</sup> Sur les éléments traditionnels de la satire contre les médecins cf. Klaus Bergdolt, *Precursori ed epigoni nella polemica petrarchesca contro i medici*, in *Petrarca e la medicina*, cit.

<sup>4</sup> « Si come noi veggiamo tutto il dí, i nostri cittadini da Bologna ci tornano qual giudice e qual medico e qual notaio, co' panni lunghi e larghi e con gli scarlatti e co' vai e con altre assai apparenze grandissime, alle quali come gli effetti succedano anche veggiamo tutto giorno. » (§ 4). L'édition du *Décameron* est celle de Vittore Branca, Torino, Einaudi, 1980.

Lauretta met en avant lorsqu'elle présente le personnage : « maestro Simone da Villa, più ricco di ben paterni che di scienza » (§ 5). C'est le trait que lui attribuent tout au long de la nouvelle, et de manière récurrente, cette même Lauretta, Bruno et Buffalmacco : maître Simon est « bête », c'est un animal<sup>5</sup> ; maître Simon est un cornichon comme le disent toutes les variétés de cucurbitacées convoquées pour le caractériser<sup>6</sup> ; maître Simon est « sciocco »<sup>7</sup>. C'est enfin le trait que révèle le comportement du personnage comme on le verra ci-dessous.

Dans ce contexte, la profession de médecin est secondaire. Secondaire pour Lauretta qui ne la mentionne qu'après avoir parlé de la richesse et de la bêtise<sup>8</sup>. Secondaire pour le médecin lui-même qui, lorsqu'il argumente pour convaincre Bruno de le faire admettre dans le groupe de privilégiés participant à la "course", cite ses qualités physiques avant son titre universitaire :

Tu vedi innanzi innanzi come io sono bello uomo e come mi stanno bene le gambe in su la persona, e ho un viso che pare una rosa ; e oltre a ciò son dottore di medicine, che non credo che voi ve ne abbiate niuno, e so dimolte belle cose e di belle canzonette, e vo'tene dire una (§ 45).

Comme le montre la récurrence de l'adjectif « bello », maître Simon tire avant tout vanité de la beauté. La médecine passe au second plan, et, alors même qu'on s'attend à ce qu'il se vante de sa science médicale quand,

---

<sup>5</sup> Cf. « essendo una pecora » § 3 ; Bruno, « conoscendolo (...) essere un animale » § 10 ; « la sua pecoraggine » § 12.

<sup>6</sup> Cette caractérisation se fait soit de manière allusive, « prese casa nella via (...) del Cocomero » § 5 ; soit sous forme de compliment, Bruno louant la « qualitativa mellonaggine da Legnaia » du maître § 15 ; soit au moyen de vocatifs, Bruno l'appelant « zucca mia da sale » § 22 et Buffalmacco « pinca mia da seme » § 74.

<sup>7</sup> Exploitant l'ambiguïté de cet adjectif en toscan, où il signifie à la fois « sot » et « manquant de sel », les peintres font allusion à la sottise du médecin en évoquant son « manque de sel », tantôt au moyen d'un qualificatif « Maestro mio dolciato » § 17, « maestro sapa » § 61, tantôt au moyen d'une métaphore: les mots prononcés par maître Simon ne sont pas assaisonnés de sel § 53... Voir aussi madonna Lisetta (IV, 2) : « donna zucca al vento, la quale era anzi che no un poco dolce di sale » § 20, et « poco sale avea in zucca » § 39.

<sup>8</sup> Mario Baratto soulignait justement que les personnages de cette nouvelle « non sono tanto visti nel rapporto abituale di beffatore e di beffato, né tanto meno considerati nella loro personalità sociale », in *Realtà e stile nel « Decameron »*, Roma, Editori riuniti, 1984, p. 318-319.

après avoir cité son titre, il ajoute « et je connais... », il se targue finalement de connaître « beaucoup de belles choses et de belles chansons » qu'il se met à chanter. Son titre n'est pour lui qu'un possible ornement de la compagnie. Cette inversion des valeurs vise évidemment à illustrer la sottise du personnage, mais de ce fait la profession devient accessoire.

C'est à nouveau ainsi qu'elle apparaît quand, sa chanson terminée, le maître avance une autre série d'arguments. Il cite d'abord ses origines sociales avant d'ajouter pour se vanter :

Io ho pure i più be' libri e le più belle robe che medico di Firenze. In fé di Dio, i' ho roba che costò, contata ogni cosa, delle lire presso a cento di bagattini, già è degli anni più che diece. (§50-51).

De la sorte sa profession se trouve en outre réduite aux objets luxueux que la richesse de son père lui a permis d'avoir : des manuscrits des textes médicaux, sans doute enluminés, que seuls les très riches maîtres étaient en mesure de s'offrir<sup>9</sup>, et de somptueuses robes de médecin. On retrouve dans cette phrase son souci de la beauté – « péché » qui sera puni dans la scène des fosses d'évacuation – et on découvre l'autre caractéristique faisant l'orgueil du maître : sa richesse. Cette richesse dont il a hérité, et qui ne l'empêche pas d'être avide, lui permet d'avoir un argument supplémentaire pour convaincre Bruno à qui il promet de ne pas prendre un sou en échange de ses soins, et le distingue ainsi du médecin typique à qui le Moyen Âge reproche de s'enrichir de la souffrance de son patient<sup>10</sup> : « sie pure infermo, se tu sai, che mai di mio mestiere io non ti torrò un denaio » (§ 51)<sup>11</sup>.

---

<sup>9</sup> En étudiant les manuscrits du *Canon* d'Avicenne d'origine italienne et datant du début du XIV<sup>e</sup> siècle, Joël Chandelier précise par exemple que « l'achat d'un *Canon* était pratiquement impossible pour un étudiant pauvre : son coût représentait en effet pratiquement une année de vie bolonaise. (...) Le *Canon* restait avant tout un ouvrage de maître. ». Cf. *La réception du Canon d'Avicenne. Médecine arabe et milieu universitaire en Italie avant la peste noire*, Thèse de Doctorat sous la direction de Danielle Jacquart, Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes, 2007, p. 145.

<sup>10</sup> « *Dum dolet accipe*: l'avidità dei medici aveva nel medioevo un carattere proverbiale » Klaus Bergdolt, in *op. cit.*, p. 14.

<sup>11</sup> Cette phrase confirme paradoxalement son avidité : c'est parce qu'il croit que l'argent a pour Bruno la même valeur que pour lui qu'il considère cette offre de soins gratuits comme un argument convaincant.

A deux reprises tout de même ce médecin atypique met en avant son expertise médicale : lorsqu'il corrige Bruno qui a écorché les noms des autorités médicales que sont Hippocrate et Avicenne (§ 37-38) ; et lorsque, voulant prouver à Buffalmacco combien il était apprécié des maîtres et élèves de l'université bolonaise de médecine, et lui montrer l'autorité dont il jouissait auprès d'eux, il affirme que ceux-ci ne voulaient pas le laisser quitter Bologne (§ 69). Dans ces deux cas encore il révèle sa sottise en se montrant incapable de percevoir que les autres se moquent de lui. Il ne saisit pas que la déformation de Bruno, « Porcograsso e Vannaccena », appartient à un jeu linguistique dont il est la cible, pas plus qu'il ne comprend que c'est le divertissement qu'il procure à ses maîtres et condisciples qui les pousse à le retenir. L'attitude de ces derniers qui rient au moindre mot prononcé par maître Simon (« io non vi dissi mai parola che io non facessi ridere ogni uomo, sì forte piaceva loro » § 69) les apparente au public de la *brigata* à qui la nouvelle est contée (« quanto la novelle della reina in diversi luoghi facesse le donne ridere, non è da domandare : niuna ve ne era a cui per soverchio riso non fossero dodici volte le lagrime venute in su gli occhi » VIII, 10, § 2) confirmant que Pampinea-Boccace fait moins ici la satire des médecins que celle des sots. Et de fait, Pampinea conclut son histoire en disant que c'est ainsi que « senno s'insegna a chi tanto non apparò a Bologna ».

Le protagoniste de la nouvelle I, 10, le médecin maître Albert, pourrait avoir été un de ces professeurs qui riaient de la bêtise de maître Simon : identifié avec Alberto de' Zancari, ce « grandissimo medico e di chiara fama quasi a tutto il mondo » (§ 9) est en effet « le plus grand et célèbre professeur de médecine du deuxième quart du [XIV<sup>e</sup>] siècle en activité à Bologne »<sup>12</sup>. Boccace le met en scène dans une nouvelle où il est l'opposé de maître Simon : un homme intelligent maîtrisant les mots d'esprit et le savoir.

Aux dames qui veulent « le plaisanter sur son attachement » pour une belle dame « aimée de maints beaux gentilshommes, si charmants et si jeunes »<sup>13</sup>, alors qu'il est lui-même très âgé et n'a aucune chance, il répond

---

<sup>12</sup> Joël Chandelier, *op. cit.*, p. 211.

<sup>13</sup> § 13 et 14. Traduction de Giovanni Clerico, Boccace, *Le Décaméron*, Paris, Gallimard, 2006. Sauf précisions contraires, toutes les traductions proviennent de cette édition.

par un bon mot confondant ses interlocutrices et prouvant qu'il n'est pas aussi déraisonnable qu'elles le suggèrent. Face à leur attitude à elles, une attitude illogique les poussant à manger la partie verte du poireau qui a mauvais goût, et à dédaigner la partie blanche « plus agréable au palais », son espoir d'être aimé répond à une logique : si elles préfèrent ce qui est moins agréable, il peut espérer être préféré à des amants plus jeunes.

Par ailleurs, contrairement à ce que semblent dire les quelques lignes le présentant en homme amoureux (« essendo già vecchio di presso a settanta anni, tanta fu la nobiltà del suo spirito, che, essendo già del corpo quasi ogni natural caldo partito, in sé non schifò di ricevere l'amorose fiamme » § 10) – lignes qu'on pourrait résumer ainsi : malgré la froideur propre aux organismes des vieillards, il s'est enflammé – son amour ne défie pas « les principes mêmes de la physiologie<sup>14</sup> ». Ce qui lui arrive en effet se distingue de l'amour naturel, un désir physiologique produit par un excès d'humeurs dont le coït est le débouché nécessaire. Comme le suggère la phrase que Boccace fait prononcer à Pampinea, maître Albert à près de soixante-dix ans n'a plus la chaleur naturelle qui produit la semence et la conduit à s'extraire de l'organisme<sup>15</sup>. Le maître lui-même confirme cette réalité physiologique dès les premiers mots qu'il prononce pour se justifier : « E come che agli antichi uomini sieno naturalmente tolte le forze le quali agli amorosi essercizii si richieggiono... » (§ 16). L'amour qui l'habite ne procède pas de ses humeurs corporelles qui, en tout état de cause, ne lui permettent plus de pratiquer les « exercices amoureux » (le coït), mais dépend de la « nobiltà del suo spirito », autrement dit de ses qualités morales et intellectuelles. En utilisant principalement le vocabulaire de la poésie stilnoviste<sup>16</sup>, Pampinea comme maître Albert évoquent ici l'amour animal, c'est-à-dire un désir venant de l'âme (pour les médecins il y a chez l'être humain à la fois un désir qui naît de la nature et un désir qui naît de

---

<sup>14</sup> « Un vecchissimo intellettuale si innamora di una giovane vedova, sfidando in tal modo (...) gli stessi principi della fisiologia », cf. Michelangelo Picone, *Boccaccio e la codificazione della novella, Letture del 'Decameron'*, Ravenna, Longo, 2008, p. 132.

<sup>15</sup> Sur tout cela voir Danielle Jacquart et Claude Thomasset, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, Paris, P.U.F., 1985.

<sup>16</sup> Vocabulaire qu'on retrouve pour Simona dans IV, 7 : « non fu per ciò di sì povero animo che ella non ardisse a ricevere amore nella sua mente ». « Mente », « animo » : le phénomène du grand amour stilnoviste touche aussi les jeunes gens.

l'âme<sup>17</sup>). On remarquera que dans le récit de Pampinea, c'est le « spirito » qui reçoit les flammes d'amour (§ 10), et que cet amour réside et demeure « nelle anime » (§ 12). Un tel amour animal est conçu à la vue d'un bel objet après l'intervention de la vertu estimative qui juge désirable ou non ce qui a été perçu par les yeux. Or c'est bien à cette capacité de juger que maître Albert attribue son amour. En tant que vieil homme, il est capable de « intendere quello che sia da essere amato », et il a « più di conoscimento che i giovani » (§ 16). S'il aime Malgherida dei Ghisolieri, c'est précisément parce qu'il est « così antico d'anni e di senno » et non en dépit de cela, comme le lui reprochent les dames qui ici encore ne raisonnent pas correctement. Cet amour ne contredit pas la science que le médecin enseigne, il confirme au contraire et son savoir et son intelligence.

Cette dernière se manifeste aussi dans les phrases symétriques suivantes que maître Albert prononce pour justifier son comportement :

E come che agli antichi uomini sieno naturalmente tolte le forze le quali agli amorosi essercizii si richeggiono, non è per ciò lor tolto la buona volontà né lo intendere ... (§ 16).

E come che nel porro niuna cosa sia buona, pur men reo e più piacevole alla bocca è ... (§ 17)

Dans les deux cas, la concessive rappelle des données physiologiques, avant que la principale n'évoque ce qu'on appellerait aujourd'hui la dimension psychologique, montrant que le maître tient compte des deux mécanismes constituant le fonctionnement humain. Nous ne reviendrons pas sur le premier de ces passages, déjà analysé, pour nous concentrer sur ce qui est dit du poireau. L'affirmation qu'il n'y a rien de bon dans ce dernier reflète le discours de toute la littérature médicale visant à la préservation de la santé, connue sous le nom de régimes de santé, et

---

<sup>17</sup> D. Jacquart et C. Thomasset citent entre autres cette définition salernitaine : « L'amour n'est rien d'autre qu'un plaisir accompagné de joie et tout plaisir surgit soit de l'extérieur, c'est-à-dire de l'âme, soit de l'intérieur, c'est-à-dire de la nature ». *Op. cit.*, p. 114-115. Voir également Massimo Ciavolella, *La « Malattia d'amore » dall'Antichità al Medioevo*, Roma, Bulzoni, 1976, p. 70 : « Questo desiderio, aveva già scritto Abulcasis, nasce da due cause : o dalla necessità dell'organismo di eliminare elementi superflui nocivi (l'excès d'humeurs), o da una affezione dell'anima che nasce alla vista di un qualche cosa di estrinseco che si desidera ».

particulièrement florissante pendant la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. Le médecin d'origine catalane, Arnaud de Villeneuve, dont le *Regimen sanitatis ad regem aragonum* composé au début du siècle est « largement diffusé dans l'ensemble de l'occident médiéval »<sup>19</sup>, dit par exemple qu'il faut « totalement s'abstenir » du poireau<sup>20</sup>. La *Santà del corpo* du notaire florentin Zuccherò Bencivenni qui, en 1310, vulgarise et amplifie un autre régime très connu, le *Livre de Physique* (ou *Livre du corps*) d'Aldebrandin de Siègne, et que nous citons parce qu'elle est copiée par le grand marchand florentin, Lapo di Neri Corsini, et contenue dans de nombreux manuscrits – témoignages d'une large diffusion dans la société dans laquelle vit Boccace – conseille aux hommes en bonne santé de se garder de manger des poireaux et évoque leur « malignité »<sup>21</sup>. Pour la médecine médiévale de préservation, le poireau est donc nocif<sup>22</sup>, ce qui n'empêche pas qu'il puisse être en partie « agréable au palais », et en partie « d'une saveur exécrable ». À côté de la physiologie maître Albert conçoit donc les raisons d'une « psychologie ».

La métaphore du poireau utilisée pour se justifier d'aimer malgré son âge rappelle l'introduction à la quatrième journée, où Boccace l'emploie pour lui-même, en valorisant cette fois la queue, afin de revendiquer la puissance érotique des hommes chenus. Continuant sa justification, il allègue aussi les exemples de Cavalcanti, Dante et Cino da Pistoia (§ 33). Maître Albert se situerait dans cette lignée. Deux autres éléments de cette introduction reviennent dans notre nouvelle : la situation dans laquelle se trouve le locuteur masculin – maître Albert comme Boccace entreprennent de justifier l'intérêt qu'ils portent aux femmes en réponse à des reproches qu'on leur adresse – et le motif plus ou moins explicite de ces reproches – ni

---

<sup>18</sup> Marilyn Nicoud, *Les régimes de santé au Moyen Âge. Naissance et diffusion d'une écriture médicale (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>)*, Rome, Ecole française de Rome, 2007, Deuxième partie : « Floraison de la littérature diététique (1300-1348) ».

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 153.

<sup>20</sup> Arnaldi de Villanova, *Regimen Sanitatis ad regem aragonum*, ed. Luis García-Ballester et Michael R. McVaugh, Barcelona, Universitat de Barcelona, 1996, p. 451.

<sup>21</sup> Cf. *Della natura de' porri*, in Rossella Baldini, « Zuccherò Bencivenni, *La santà del corpo*. Volgarizzamento del *Régime du corps* di Aldobrandino da Siena (a. 1301) nella copia coeva di Lapo di Neri Corsini », in *Studi di lessicografia italiana*, XV, 1998, p. 164.

Les informations sur le vulgarisateur et le copiste proviennent de l'introduction de R. Baldini, p. 25-26 et 32.

<sup>22</sup> Sans doute parce qu'aliment très sec, il assèche le corps et lui fait perdre l'humidité fondamentale à la vie. Sur l'importance de l'humidité dans la médecine médiévale, cf. Marilyn Nicoud, *op. cit.*, p. 9.



le médecin, ni l'auteur du *Décameron* n'ont plus l'âge de ce genre de choses. Tous ces points communs amènent à considérer maître Albert comme une possible *figura auctoris*<sup>23</sup>. Nous partageons ce point de vue, sans aller jusqu'à dire que « anche maestro Alberto (pure in questo *figura auctoris*) si vuole paragonare ad un porro, la cui testa è bianca, ma la cui « coda » è rimasta verde<sup>24</sup> ». En effet, si les situations de maître Albert et de Boccace sont en tous points comparables, tel n'est pas le cas de leur âge. Quand Boccace n'a qu'une quarantaine d'années<sup>25</sup>, qu'il est donc entre la *juventus* et la *senectus*, maître Albert approchant des soixante-dix ans est pratiquement un vieillard (*senius*). La *juventus* se caractérisant par la chaleur et l'humidité, Boccace peut à juste titre prétendre avoir les caractéristiques physiologiques rendant la « queue verte », alors que ce n'est pas le cas du presque vieillard maître Albert qui tend à n'être plus que froid et sec<sup>26</sup>. Comme nous l'avons précédemment souligné, d'ailleurs, Pampinea et le médecin ont insisté sur les conséquences de ce grand âge : la perte irrémédiable de la chaleur et des forces indispensables aux exercices amoureux.

A côté de ces médecins montrés dans leur capacité ou incapacité à manier et comprendre le langage, les récits du *Décameron* mettent en scène plusieurs praticiens. Nous ne nous étendrons pas sur la nouvelle IX, 3, dans laquelle on retrouve maître Simon occupé à poser un diagnostic sur l'état de Calandrino (à partir de l'examen traditionnel de son urine et de son pouls) et à lui proposer une médecine, car il s'agit d'une mascarade où le médecin est cette fois complice de Bruno et Buffalmacco aux dépens de Calandrino. Malgré la difficulté de maître Simon à jouer correctement la comédie (défaut que Filostrato évoque de façon sarcastique) la mascarade réussit – le groupe parvient à faire croire à Calandrino qu'il est enceint et à capter, au motif de lui procurer les médicaments qui le délivreront, la petite somme

---

<sup>23</sup> En présentant son livre comme un moyen de venir au secours des dames guettées par la mélancolie, Boccace pour sa part se comporte en médecin (*Proemio*, § 9-13). Cf. l'article très intéressant de Marco Veglia, « "Ut medicina poësis". Sulla 'terapia' del *Decameron* », in *Petrarca e la medicina*, cit.

<sup>24</sup> M. Picone, *op. cit.*, p. 127.

<sup>25</sup> cf. Branca, IV, Intr., § 6.

<sup>26</sup> Sur les âges et les humeurs cf. par ex. Arnaldi de Villanova, *Regimen...*, cit., p. 845, et Marilyn Nicoud, *op. cit.*, p. 185-191.

dont le malade avait hérité et dont les peintres l'avaient invité en vain à profiter avec eux<sup>27</sup> – et le médecin « guérit » son malade en trois jours.

Contrairement à ce dernier, certains praticiens du *Décameron* apparaissent tout à fait impuissants à soigner et guérir leurs malades. C'est le cas, dans la nouvelle II, 8 des médecins convoqués au chevet de Giachetto, le fils d'un des maréchaux du roi d'Angleterre, malade de trop aimer Giannetta et de devoir cacher cet amour :

Laonde avvenne che per soverchio di noia egli infermò, e gravemente ; alla cura del quale essendo più medici richesti e avendo un segno e altro guardato di lui e non potendo la sua infermità tanto conoscere, tutti comunemente si disperavano della sua salute. (§ 42)

C'est aussi ce qui arrive aux nombreux médecins qui se sont essayés à soigner la fistule dont souffre le roi de France : aucun d'eux n'a pu le guérir, mais tous ont aggravé son mal au point que le roi ne veut plus ni de leurs conseils, ni de leur aide (III, 9, § 7). Vu la position sociale des deux malades, on peut pourtant supposer qu'ils ont à leur service les meilleurs médecins qui soient, ce que le roi lui-même confirme dans la nouvelle III, 9, § 3. L'échec de ces derniers révèle-t-il la manière dont Boccace et ses narrateurs les jugent ? La suite des nouvelles montre qu'il n'en est pas ainsi : ces situations servent en effet à mettre en valeur des praticiens habiles.

Tel est le « medico assai giovane ma in iscienza profondo molto » (II, 8, § 44) parvenant à diagnostiquer le mal dont souffre Giachetto. Il est servi par le hasard qui conduit Giannetta à entrer dans la chambre au

---

<sup>27</sup> Le sarcasme de Filostrato (« il maestro Scimmione rideva sì squaccheratamente, che tutti i denti gli si sarebbe potuti trarre » § 25) montre que l'inclusion de maître Simon dans le groupe des farceurs n'améliore pas l'opinion qu'on a de lui. La naïveté de Calandrino (qui croit immédiatement être enceint et en impute la responsabilité à sa femme qui veut toujours « se mettre dessus ») n'est d'ailleurs pas comparable à celle de ce dernier dans la mesure où elle peut s'expliquer par un principe et des conseils médicaux mal compris. « On peut imaginer que, dans un milieu imparfaitement informé, la diffusion de l'idée d'un « sperme » féminin fécondant ait accrédité ce rattachement d'une inversion des positions à un phénomène réellement monstrueux et contre-nature. Derrière des mises en garde médicales perçues de façon fragmentaire, certains ont pu discerner un risque qui rejoint le fantasme de l'homme enceint. », Danielle Jacquart et Claude Thomasset, *op. cit.*, p. 186. On remarquera que la croyance de Calandrino dans les vertus de l'héliotrope (VIII, 3) repose elle aussi sur la science médiévale telle que la diffusaient les lapidaires.

moment où il a la main « à l'endroit où l'on tâte le pouls », mais c'est précisément la profondeur de sa science qui lui permet de remarquer et d'interpréter correctement l'affolement de ce pouls. Bien que la fiction de la nouvelle soit difficilement datable – on sait seulement qu'il faut la situer après 962, date à laquelle l'empire romain passe des mains des Français à celles des Allemands, et à la suite de quoi « nacque tra l'una nazione e l'altra grandissima nimistà e acerba e continua guerra » § 4 – Boccace met ici en scène un médecin qui connaît bien l'enseignement du *Canon* d'Avicenne et qui est sans doute très au fait des spéculations des médecins de la fin du XIII<sup>e</sup> et de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce médecin diagnostique en effet une maladie d'amour proche de la mélancolie, que le Moyen Âge appelle *amor hereos* ou *heroicus*<sup>28</sup>, au moyen d'une technique d'observation des signes et d'une analyse qui sont celles enseignées par le grand médecin arabe (XI<sup>e</sup> s.) dans sa somme médicale traduite en latin par Gérard de Crémone avant 1187, imposée comme manuel universitaire par Taddeo Alderotti à la fin du XIII<sup>e</sup> à Bologne, avant de devenir une véritable institution italienne dans le deuxième quart du XIV<sup>e</sup> avec Gentile da Foligno<sup>29</sup>. Mais tandis qu'Avicenne conseille de prendre le pouls du malade en prononçant le nom de la femme qu'il est supposé aimer, puis de renouveler l'expérience pour confirmer le résultat obtenu, dans le but de commencer à traiter une maladie préalablement identifiée<sup>30</sup>, le jeune médecin va jusqu'à reconnaître la maladie que personne n'avait su diagnostiquer auparavant : ayant la main en position de prendre le pouls de Giachetto, il note immédiatement qu'il bat plus fort au moment où Giannetta entre dans la chambre ; puis, attentif à observer la durée du phénomène, il remarque que celui-ci cesse lorsque la jeune fille s'en va ; pensant alors tenir le motif de la maladie, il s'en assure en faisant revenir Giannetta dont l'entrée et la sortie provoquent à nouveau l'accélération puis le ralentissement du pouls (§ 44-46) ; il est alors certain que Giachetto est malade d'amour et que l'objet de cet amour est Giannetta. Cette technique

---

<sup>28</sup> Cf. notamment Arnaldi de Villanova, *Tractatus de amore eroico*, a cura di M. R. Mc Vaugh, Barcelona, Universitat de Barcelona, 1985 ; Mary Frances Wack, *Lovesickness in the Middle Ages. The Viaticum and its Commentaries*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1990.

<sup>29</sup> Joël Chandelier, *La réception du Canon d'Avicenne...*, cit, p. 450.

<sup>30</sup> *Canon*, livre III, fen 1, tr. 4, chap. 23. Cf. éditions numérisées sur [www.gallica.bnf.fr](http://www.gallica.bnf.fr). Bruno Nardi, « L'amore e i medici medievali » (1959), in *Saggi e note di critica dantesca*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1966.

consistant à identifier la personne aimée en la mettant en présence de l'amant sera conseillée notamment par Bona Fortuna (fin XIII<sup>e</sup>-début XIV<sup>e</sup> siècle), dans la partie de son traité commentant le chapitre du *Viaticum* dédié à la maladie d'amour (traduction de Constantin l'Africain au XI<sup>e</sup> s. du livre du médecin arabe Ibn Al Jazzar du siècle précédent)<sup>31</sup>. Parmi les méthodes permettant de connaître le nom de la femme aimée, il indique en effet qu'« il est bon qu'on amène devant lui [le malade] la jeune fille qu'il aime<sup>32</sup> ».

Ayant découvert la cause et la nature de la maladie de son patient, notre jeune savant dit aux parents de ce dernier que la santé de leur enfant « ne relève pas du secours des médecins ». Cette phrase qu'Elissa-Boccace fait prononcer à son personnage mérite d'être expliquée car elle pourrait être comprise comme une mise en cause des médecins d'autant plus forte qu'elle viendrait de l'un des leurs. On peut l'entendre comme une condamnation des médecines et régimes alimentaires prescrits dans un tel cas : les purges par exemple étaient indiquées pour délivrer le malade de l'excès d'humeurs jugé responsable de cet amour « héroïque ». Elle peut aussi signifier que le médecin ne veut pas prendre la responsabilité du traitement<sup>33</sup>. Ce dernier cependant relève toujours des prescriptions médicales, comme le montre l'analyse de la solution proposée. La santé de Giachetto serait en effet entre les mains de Giannetta, dit le médecin, c'est-à-dire dépendrait des relations sexuelles qu'elle voudrait bien avoir avec lui, comprend-on clairement à la lecture des stratagèmes tentés par la mère du garçon pour d'abord inciter la jeune fille à devenir la maîtresse de son fils (§ 59-64), pour pousser ensuite ce dernier à faire en sorte d'obtenir satisfaction (§ 65-66), avant de se résoudre à les marier devant le refus de l'une et de l'autre. Or ce traitement sexuel est une recette médicale : il est enseigné par Avicenne et d'autres médecins à sa suite qui le considèrent comme le seul véritablement efficace pour soigner la maladie<sup>34</sup>.

<sup>31</sup> Sur le *Viaticum* et ses commentaires voir le livre homonyme déjà cité de Mary Frances Wack. La fin du treizième siècle et le début du siècle suivant sont une période d'intense spéculation médicale sur la nature et le traitement de la maladie d'amour, cf. p. 126.

<sup>32</sup> « Bonum est quod puellam quam amat ducatur ante eum », *ibid.*, p. 258, 90-91. Notre traduction.

<sup>33</sup> C'est l'interprétation de Mary F. Wack: « Boccaccio's doctor (...) shrinks from arranging a therapy condemned by the Church ». *Op. cit.*, p. 69.

<sup>34</sup> Avicenne dit ceci : « Amplius cum non invenitur cura nisi regimen conjunctionis inter eos (...), fiat », *Canon*, cit., livre III, fen 1, tr. 4, chap. 23. Gérard de Berry dans ses *Gloses*

Avant d'étudier le portrait de la jeune Gilette de Narbonne qui guérit le roi de France (III, 9), il semble bon de s'intéresser à deux phrases de l'introduction à la première journée qui, à l'instar de la remarque initiale du médecin de Giachetto, peuvent être lues comme une critique des médecins. Il s'agit du constat de l'inefficacité face à la peste des conseils pour la conservation de la santé (§ 9), et des conseils et médecines pour soigner la maladie (§ 13). Dans une œuvre écrite après une épidémie qui a réduit la population florentine de plus de la moitié, ces constats s'imposent, mais ils révèlent d'abord les limites de la science de l'époque, des limites destinées à durer encore très longtemps puisqu'il faut attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'Alexandre Yersin découvre le bacille de la peste, et pour qu'on comprenne le rôle des rats et des puces dans l'origine et la propagation de la maladie<sup>35</sup>. Face à cette épidémie contre laquelle ils sont impuissants, les médecins contemporains de Boccace recommandent d'ailleurs avant tout la seule attitude véritablement prophylactique : fuir loin de la maladie. C'est ce qu'on peut lire dans de nombreux conseils contre la peste écrits par les médecins en 1348 – Gentile da Foligno par exemple insiste sur ce point : « concludo quod fugere, ut dixi, est optimum in peste particulari<sup>36</sup> » – et dans les années suivantes, où le Florentin Tommaso del Garbo commence son conseil par cette phrase : « In prima il più principale et sicuro rimedio è fuggire dal luogho, dove è la pestilentia e andare nel luogho dove c'è l'aria sana, e non fuggire in luogho che sia presso al luogho dove è la moria<sup>37</sup> ». D'une certaine manière on peut dire que les personnages de Boccace suivent ces conseils : incités par Pampinea à prendre tous les remèdes en leur pouvoir en vue de leur propre conservation (§ 54) et à sortir de la ville dans ce but (§ 63), les membres de la *brigata* se réfugient à la campagne, où l'on meurt aussi certes, mais où les habitants moins nombreux et l'habitat plus espacé ne servent évidemment pas qu'à causer « moins de déplaisir » (§ 68).

---

sur le « *Viaticum* » partage son point de vue : « Morbus iste perfecte non curatur nisi per coniunctionem », in Mary Frances Wack, *op. cit.*, p. 200.

<sup>35</sup> Henri H. Mollaret, « Presentazione della peste », in AAVV, *Venezia et la peste 1348/1797*, Venezia, Marsilio, 1979 ; Jean-Noël Biraben, *Les hommes et la peste en France et dans les pays méditerranéens*, Paris-La Haye, 1975-76.

<sup>36</sup> Cité par Jon Arrizabalaga, « Facing the Black Death : perceptions and reactions of university medical practitioners », in *Practical medicine from Salerno to the black death*, L. Garcia-Ballester, R. French, J. Arrizabalaga, A. Cunningham, Cambridge, University Press, 1994, p. 274.

<sup>37</sup> « Consiglio di maestro Thommaso del Garbo contro la pestilentia » in *Contro alla peste*, Firenze, Filippo di Giunta, 1523, p. 42. Numérisation [www.gallica.bnf.fr](http://www.gallica.bnf.fr)

Venons-en à Gillette qui soigne avec l'aide de Dieu et la science de son père, un médecin narbonnais renommé. Son habileté réside, comme celle du médecin de Giachetto, dans sa capacité à établir facilement un diagnostic, d'abord à distance (§ 8), ce qui était une pratique courante<sup>38</sup>, puis *de visu* (§ 10). Elle consiste ensuite à traiter rapidement la maladie (§ 10, 13, 17) alors que celle-ci dure depuis un certain temps (« né s'era ancor potuto trovar medico » § 7). Pour le reste, la scène relève moins de la médecine contemporaine que du conte ou du roman d'aventure dans lesquels le héros/l'héroïne doit venir à bout d'un certain nombre d'épreuves pour obtenir la récompense qu'il/elle recherche : dans cette nouvelle la possibilité pour une jeune et riche bourgeoise d'épouser le jeune homme de grande noblesse dont elle est follement éprise.

A l'inverse de ce qui se passe ici, l'intervention de médecins dans les nouvelles IV, 10 (Mazzeo della Montagna) et X, 2 (Ghino di Tacco) permet d'actualiser soit un thème du récit traditionnel – le motif de la potion soporifique dans la première – soit « uno dei generi più popolari della *narratio brevis* medievale : quello precisamente del *miraculum*, e più in particolare dei *miracula Mariae Virginis*<sup>39</sup> » dans la seconde.

Le médecin de IV, 10 est présenté avec le même vocabulaire et les mêmes structures syntaxiques que maître Albert :

Ancora non è gran tempo che in Salerno fu un grandissimo medico in cirugia, il cui nome fu maestro Mazzeo della Montagna. (IV, 10, § 4)

Egli non sono ancora molti anni passati che in Bologna fu un grandissimo medico e di chiara fama quasi a tutto il mondo, e forse ancora vive, il cui nome fu maestro Alberto. (I, 10, § 9)

Il est donc tout aussi grand médecin que lui, mais, alors que le maître bolonais est conscient que son âge le rend inapte aux « exercices amoureux », son confrère de Salerne « déjà dans son extrême vieillesse » a épousé une jeune fille qu'il ne peut satisfaire. En tant que médecin, il est

<sup>38</sup> Marie-Christine Pouchelle, *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 1983, p. 41.

<sup>39</sup> Michelangelo Picone met en évidence ces modèles dans *Boccaccio e la codificazione della novella*, cit., cap. XX-XXI, citation p. 312.

conscient du problème, puisqu'il enseigne à cette dernière qu'on a du mal à se remettre d'avoir couché une fois avec une femme (§ 5) – ce qui est vrai physiologiquement pour l'homme très âgé qu'il est, qui peine à retrouver la chaleur et l'humidité consommées à cet exercice. En tant qu'homme il a manqué de sagesse en croyant que sa richesse (les nobles et riches vêtements et les bijoux dont il la pare) allait pouvoir suppléer son manque de vigueur. Sa jeune femme, plus sage que lui, va « l'épargner » en allant chercher ailleurs ce qui lui manque à la maison. Mazzeo se retrouve donc dans la situation récurrente du mari cocu, mais il n'a pas le ridicule de ces derniers<sup>40</sup>. Alors qu'il est comparé à Riccardo di Chinzica, humilié à en mourir d'avoir épousé une jeune fille (II, 10, § 42) quand son âge le rendait à peu près impuissant (§ 5), lui-même est effectivement épargné dans toute la nouvelle. D'un point de vue moral, cette grâce relative s'explique parce qu'il a face à lui une épouse dont la sagesse n'est pas parfaite non plus, qui a choisi un amant de mauvaise vie à la réputation exécrationnelle (§ 7). Mais on peut aussi faire l'hypothèse, comme le suggère M. Pastore Stocchi, que l'expertise professionnelle du médecin de Salerne y est pour quelque chose. Le récit de Dioneo présente en effet un excellent chirurgien.

Face à un malade dont la jambe se gangrène du fait d'un os nécrosé, Mazzeo propose une alternative à la simple amputation, une solution difficile à réaliser mais susceptible de conduire à la guérison : l'extraction de l'os. Prévoyant que le malade ne pourra pas supporter la douleur d'une telle opération et ne se laissera pas soigner, il prépare une boisson opiacée qui le fera dormir « quanto esso avvisava di doverlo poter penare a curare » (§ 10). Ce passage a évidemment pour fonction première de mettre en place les conditions de réalisation de l'intrigue (la confection de la potion somnifère à l'origine des mésaventures de l'amant), mais il a aussi pour effet de tracer le portrait d'un excellent praticien capable d'analyser une situation, de faire un pronostic et de mettre en oeuvre tous les moyens pour sauver et guérir un malade. Si l'on juge ce portrait à l'aune des pratiques chirurgicales contemporaines, il en sort encore grand. Là où Mazzeo della Montagna n'hésite pas à confectionner une boisson narcotique qu'il sait doser en fonction de la durée de l'opération qu'il prévoit, le grand chirurgien de Philippe le Bel, Henri de Mondeville, écrit dans sa *Chirurgie*, entre 1306 et 1320, qu'il importe de se méfier des narcotiques forts,

---

<sup>40</sup> Manlio Pastore Stocchi, « Altre annotazioni », in *Studi sul Boccaccio*, vol. VII, 1973, p. 209-210.

difficiles à doser et risquant de tuer le malade, et « préconise des moyens plus rudimentaires pour atténuer la douleur de ceux qu'il ampute<sup>41</sup> ».

Cette expertise dans le maniement des drogues somnifères explique peut-être pourquoi Boccace a appelé son personnage « della Montagna ». Traditionnellement on identifie Mazzeo avec le grand médecin salernitain Matteo Silvaticus<sup>42</sup>, auteur d'une célèbre somme sur les simples, le *Liber pandectarum medicine*, dédiée au roi Robert de Naples dont il a été le médecin<sup>43</sup>. Mais cette identification n'est pas convaincante : d'une part l'auteur du *Liber* n'est pas chirurgien ; d'autre part si une forme « Mazzeo » peut peut-être se concevoir pour Matteo ou Mattheus, « silvaticus » n'a pas de lien étymologique avec « montagna » et aucun des ouvrages récents n'évoque le « montanus » cité par V. Branca ; enfin la présentation faite par Dioneo ne renvoie à aucune existence historique (au contraire de celle de maître Albert : cf. citations ci-dessus). On pourrait certes alléguer qu'il faut dissimuler l'identité réelle d'un homme dont on raconte le cocuage, mais il est beaucoup plus raisonnable de penser que nous sommes en pleine élaboration littéraire<sup>44</sup>. Nous pensons donc que Boccace actualise le motif de la potion somnifère en ayant à l'esprit l'expert contemporain en simples médicinaux, d'où le « médecin de Salerne » et le prénom, mais qu'il abandonne toute référence à la forêt ou à la sauvagerie (*silvaticus*) pour donner à son médecin le nom du spécialiste « littéraire » des narcotiques opiacés, le « Veglio della Montagna », à qui il attribue d'ailleurs la paternité de la poudre aux vertus soporifiques servant à préparer la boisson qui envoie Ferondo au purgatoire dans l'autre nouvelle où il reprend le même motif (III, 8, § 31). La potion de Mazzeo pour sa part ne conduit l'amant ni au

---

<sup>41</sup> Marie-Christine Pouchelle, *Op. cit.*, p. 126.

<sup>42</sup> *Decameron*, IV, 10, § 4, note 3.

<sup>43</sup> Pour des informations récentes sur l'ouvrage et sur Matteo, cf. Massimo Venturi Ferriolo, *Mater herbarum. Fonti e tradizione del giardino dei semplici della Scuola medica salernitana*, Milano, Guerini e associati, 1995, et Corinne Bottiglieri, *Appunti per un'edizione critica del Liber Pandectarum medicinae di Matteo Silvatico*, in *La scuola medica salernitana*, cit. Le premier atteste que Matteo est au service de Robert d'Anjou en 1340, et la seconde repousse la date vraisemblable du *Liber* à 1332, période où Boccace est à Naples.

<sup>44</sup> En ce qui concerne le motif de la potion, on a vu que c'était l'avis de M. Picone qui est très hostile à V. Branca « che si limita ad indicare antecedenti « di scarsissimo significato », prediligendo la solita fantomatica « filigrana storica » (la novella sarebbe cioè un aneddoto legato alla cronaca salernitana ! ) », *op. cit.*, p. 328, note 17.



purgatoire, ni au paradis (comme celle du Vieux de la Montagne), mais pas très de loin de l'enfer.

Dans la nouvelle X, 2, assez énigmatique, Ghino di Tacco est l'auteur d'une double guérison : la guérison physique de l'abbé de Cluny qui avait l'estomac dérangé, et sa guérison morale dans la mesure où de riche avare et hautain qu'il était (§ 6, 8, 10, 14)<sup>45</sup>, il devient généreux, bienveillant et amical avec son hôte à qui il laisse presque tous ses biens (§ 24 et 26). Ce sont les conditions spartiates du traitement physique – une chambre-infirmerie petite, sombre et sans confort, et une nourriture frugale – qui sont à l'origine du « miracle » se produisant dans le comportement de l'abbé. Nous ne nous intéresserons cependant qu'au médecin du corps et à ses médecines. Tel qu'il est connu à travers Dante et les historiens, et tel qu'il est décrit au début de la nouvelle, Ghino n'a rien d'un médecin : Elissa le présente comme un homme féroce, rebelle au pape, devenu bandit de grand chemin, qui s'empare de l'abbé de Cluny alors que celui-ci est en route pour les bains de Sienne où les médecins de la cour de Boniface VIII lui ont conseillé d'aller soigner son estomac dérangé. Puis tout à coup Ghino di Tacco « pensossi di volerlo guerire senza bagno » et un peu plus tard il apprend lui-même à son malade qu'il a étudié la médecine dans sa jeunesse (§ 12-13). Et de fait il administre à l'abbé une diète visant à réguler son estomac : il lui donne en quantité réduite du « pain grillé » qu'il faut sans doute voir comme du pain bien cuit, aliment de base de tous les régimes de santé ; du vin dont les régimes soulignent qu'il facilite la digestion, et qui a parfois un pouvoir astringent<sup>46</sup> ; et enfin des fèves sèches, légumineuses astringentes, déconseillées aux hommes en bonne santé mais réservées aux malades<sup>47</sup>. Au bout de quelques jours ce traitement réussit, l'abbé est guéri

<sup>45</sup> Comme le fait remarquer M. Picone, son avarice n'est pas explicitement évoquée ici, mais elle est le sujet de l'histoire racontée par Bergamino dans I, 7.

<sup>46</sup> « Bevi buoni vini affinché sia facile la digestione. (...) Il vino vecchio (...) si dice che stringa il ventre. » lit-on dans le *Regimen sanitatis scholae salerni*, trad. Andrea Sinno, Milano, Mursia, 1987, cap. IX, art. 5. Cf. aussi: Adolf Mussafia, « Mittheilungen aus romanischen Handschriften, I. Ein altneapolitanischer Regimen sanitatis », in *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, 1883, XVI, v. 415, 418; et Arnaldi de Villanova, *Regimen...*, cit., p. 715 et suiv.

<sup>47</sup> « La fava (...) con la cortecchia stringe il ventre. » in *Regimen sanitatis scholae Salerni*, cit. cap. IX, art. 15. Les fèves « vagliono meglio p(er) malatia rimuovere che p(er) santà guardare ». Rossella Baldini, *op. cit.* p. 151 ; et cf. Arnaldi de Villanova, *Regimen...*, cit., cap. 9, 2-4.

et, à sa demande, Boniface VIII récompense le médecin Ghino di Tacco pour ses compétences professionnelles en le nommant prieur de l'ordre des Hospitaliers qui, comme son nom l'indique, est un ordre se consacrant aux soins des malades<sup>48</sup>.

\*\*\*

Cette lecture du *Décameron* montre que Boccace, contrairement à beaucoup et à Pétrarque en particulier, voit les médecins d'un bon œil. Maître Simon, qui pourrait être allégué comme contre-exemple, est en effet moins stigmatisé pour sa profession que pour sa sottise en général. Son confrère maître Mazzeo della Montagna commet des erreurs dans sa vie privée, mais apparaît comme un excellent chirurgien. Les autres médecins faisant l'objet de tout ou partie du récit des narrateurs sont vus de manière positive. Maître Albert, historiquement un grand médecin scolastique, n'emploie pas d'éloquence recherchée, ne prononce pas de paroles obscures dans la fiction du *Décameron*, alors que ce sont des défauts habituellement reprochés aux hommes comme lui. Il est présenté comme quelqu'un d'une grande subtilité linguistique et scientifique, qui sait manier la langue, tenir compte de la théorie et de la pratique, de la physiologie et de la « psychologie ». On le voit même en *figura auctoris*. Le médecin de Giachetto connaît et applique Avicenne. Ghino di Tacco connaît les vertus des aliments. Tous guérissent leurs malades... On remarque d'autre part qu'il y a à la base des nouvelles mettant en scène des médecins une connaissance vaste et précise de la littérature et des pratiques médicales médiévales. Cette connaissance que suppose le *Décameron* explique peut-être que Boccace voie les médecins différemment de beaucoup. Il y a sans doute de sa part un véritable intérêt pour la médecine et par suite une certaine sympathie pour les meilleurs de ceux qui l'enseignent, la discutent et la pratiquent. Que le seul manuscrit conservant le commentaire du médecin Dino del Garbo à la chanson *Donna me prega* de Cavalcanti soit de

---

<sup>48</sup> Cette récompense vaut aussi pour la guérison morale, mais vu les rapports de Boniface VIII avec les médecins, qu'il choie et gratifie particulièrement, on comprend que Boccace, dans sa fiction, lui fasse récompenser d'abord le « physicien ». Sur Boniface et les médecins cf. Agostino Paravicini Bagliani, *Bonifacio VIII*, Torino, Einaudi, 2003, cap. « Medici e cure del corpo ».

sa main<sup>49</sup> est, sinon une preuve de sympathie, du moins un témoignage certain de l'intérêt de l'auteur du *Décameron* pour la science des héritiers d'Hippocrate.

**Anne ROBIN**  
Université Lille 3

---

<sup>49</sup> A. E. Quaglio, « Prima fortuna della glossa garbiana a “ Donna me prega ” del Cavalcanti », *Giornale storico della letteratura italiana*, 141, 1964.